

mot d'ordre du Che : « Créer deux, trois, plusieurs Vietnam »⁴, qui condense au mieux les tâches stratégiques du mouvement révolutionnaire ; personne ne nie qu'une telle Internationale *devrait* évidemment rassembler les principales forces révolutionnaires qui existent (révolutions vietnamienne, cubaine, chinoise, arabe...).

Malheureusement, si l'on veut sortir du « journalisme », si l'on veut éviter de rester perplexe et impuissant devant le gigantesque fossé qui sépare cette conception « idéale » et la réalité de 1969, on ne peut en rester là.

Affirmer que la construction d'une telle Internationale est l'objectif n° 1 des marxistes révolutionnaires n'est pas faire du « fétichisme d'organisation », mais traduit sur ce plan le fait que la crise de l'humanité, aujourd'hui, à l'époque de décadence de l'impérialisme, c'est la crise de sa direction révolutionnaire.

Ceci étant, une telle Internationale, aujourd'hui, n'existe pas. Et donc, le problème qui se pose pour les révolutionnaires, c'est de voir comment, *concrètement*, ils peuvent œuvrer dans le sens de sa création.

Se contenter d'attendre que « les masses » en aient compris la nécessité ou même que les mouvements révolutionnaires l'aient écrit dans leur programme, par suite de « leur pratique », découle d'un raisonnement aussi naïf que le suivant : en France, la principale force révolutionnaire est la classe ouvrière ; or, aujourd'hui, il est manifestement impossible d'en organiser des fractions importantes sur un programme révolutionnaire ; conclusion, la création d'une organisation révolutionnaire nationale est volontariste, prématurée et bureaucratique.

Théoriquement, une telle position peut bien apparaître comme « réaliste » (elle part des forces qui existent...), pratiquement, c'est une démission pure et simple dissimulée derrière un bavardage général. Nous avons déjà montré que « le spontanéisme national » rejoint le réformisme révolutionnaire quand il laisse entendre que « le but n'est rien : le mouvement tout ».

Il n'est pas question d'étendre mécaniquement notre critique du spontanéisme national au niveau international (« les frontières, on s'en fout ! ») : on ne peut nier les traits spécifiques nationaux (voir pages précédentes). Mais, précisément, si on veut les comprendre et ne pas être dominé par eux, c'est nécessairement *du point de vue international qu'on doit partir*. Là-dessus, tout le monde est d'accord ! Mais il ne faut pas avoir là une démarche intellectualiste naïve : à moins qu'on ne limite son « action » à écrire d'excellents ouvrages en chambre (et encore !), le fait que, pour l'analyse et pour l'action, on décide de partir du point de vue international n'est pas seulement une question subjective (bonne volonté) : les individus et les organisations ne sont pas des abstractions qui évoluent éternellement de façon indépendante de leur existence et de leur pratique, et ce pour deux raisons :

1° Il n'est pas vrai, pour des marxistes, que le point de vue

4. Ce mot d'ordre a été attaqué par tous les réformistes de la création comme aventuriste, volontariste, etc. Il est donc bien clair qu'avant toute discussion sur l'Internationale, il faut se mettre d'accord sur ce point, sinon les discussions sur l'organisation risquent de masquer des divergences politiques profondes.

international *puisse être à terme séparé de l'action consciente* menée à ce même niveau.

2° Il n'est pas vrai que, de façon générale (en dehors de crises révolutionnaires), les luttes de classes quotidiennes nationales entretiennent le point de vue internationaliste, c'est même plutôt l'inverse qui est vrai.

III. — LA DIALECTIQUE DU TOIT ET DES MURS

Pour nous, l'Internationale ne saurait être conçue comme l'aboutissement final nécessaire du processus de développement et d'implantation des différentes organisations révolutionnaires nationales. Il est faux de croire que la *première* tâche est la construction d'organisations révolutionnaires nationales (les murs) et qu'ensuite seulement se trouvera posé dans les faits le problème de la direction internationale (le toit). En vérité, ces deux processus sont dialectiquement liés : *le point de vue internationaliste ne naît pas spontanément de l'existence nationale. Il doit nécessairement, dans une certaine mesure, lui être apporté du dehors*. Toute la question est de savoir comment, et d'éviter, tant que faire se peut, que cet apport extérieur ne soit qu'idéologique. Aujourd'hui, la IV^e Internationale est le seul regroupement révolutionnaire qui poursuit le même combat que le nôtre. Elle représente le seul instrument nous permettant d'atteindre et de conserver ce fameux « point de vue international » théorique et pratique. Elle a objectivement joué ce rôle en France, il s'agit maintenant de l'assumer de façon responsable, ce qui n'est pas seulement une nécessité nationale mais aussi une nécessité internationale.

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de faire de jeu de mots en disant : il y a eu la I^{re}, puis, la II^e, puis la III^e. La III^e est morte, mais nous sommes internationalistes, heureusement il y a la IV^e ! Il s'agit de comprendre le rôle actuel de la IV^e en fonction des nécessités stratégiques de l'heure. Se contenter de dire : entre les diverses Internationales, il y a eu des trous ; pourquoi n'y en aurait-il pas aujourd'hui ? est un raisonnement par analogie superficiel qui, sous couvert de réalisme, ne tient compte ni de la réalité passée, ni de la situation *concrète* actuelle ; il oublie un problème capital : la continuité de la pensée (et donc de l'action) internationaliste. Effectivement, entre la II^e et la III^e Internationale, quelques individus (et pas n'importe lesquels : Lénine, Trotsky, Rosa...) ont pu assurer cette continuité théorique et pratique sans organisation internationale constituée, leur but étant, *depuis 1914*, d'y parvenir. Mais aujourd'hui, la réalité révolutionnaire mondiale est infiniment plus complexe qu'à l'époque de Lénine (voir Thèses des Congrès Mondiaux). Elle englobe dans leurs interactions réciproques les crises du capitalisme, du néocolonialisme et du stalinisme. Qui peut croire que la continuité de la pensée marxiste révolutionnaire (qui n'est pas la mise au frigidaire de plats cuisinés par nos maîtres à des fins de conservation, mais qui implique l'analyse concrète de la situation concrète) puisse être le fait de quelques individualités sans un minimum d'organisation internationale centralisée et démocra-